Année 54, no. 3

Mars 2021

Le Khaoua (fraternité)

Un temps pour changer !

Vivons debout !

En page couverture :

La photo de gauche : des jeunes du collège Bourget de Rigaud participant à un marathon d'écriture de lettres pour des prisonniers d'opinion, une initiative d'Annie Perreault en lien avec Amnistie internationale.
La photo de droite : une assemblée du SPV du Madagascar. On n'a pas manqué de souligner le 57e anniversaire du SPV.

Le mot *Khaoua* signifie fraternité. On le retrouve dans les écrits de Charles de Foucauld quand il est question de sa maison d'accueil des personnes telles qu'elles sont, membres de groupes religieux divers.

Les articles publiés dans notre revue n'engagent que la responsabilité des auteurs. Si vous souhaitez réagir à l'un ou l'autre des articles, écrivez-nous aux coordonnées indiquées au bas de cette page.

Abonnez-vous à l'infolettre du SPV !
Pour ce faire, allez sur le site spvgeneral.org et inscrivez-vous dans l'onglet prévu au bas de la page.

La revue Khaoua est publiée par le :

Service de Préparation à la Vie (SPV)
10 215, avenue du Sacré-Cœur
Montréal (Québec) H2C 2S6
☏ 514-387-6475
info@spvgeneral.org
Site web : spvgeneral.org

Le Khaoua, volume 54, no. 3, mars 2021
ISSN 1702-1340

AMéCO
Association des médias catholiques et œcuméniques

En ouverture

Un temps pour changer

Inspirés d'un livre du pape François, les membres du comité des publications du SPV ont choisi ce thème en ce temps de restrictions de certains droits fondamentaux pour le mieux-être de tous et toutes.

C'est un choix de société important que de considérer le bien-être du plus grand nombre en limitant nos libertés individuelles. Certains s'y opposent avec plus ou moins de véhémence, encombrant les médias sociaux et les tribunaux.

Pourtant, choisir de changer n'est pas tout faire pour retrouver nos petites sécurités. Il nous est demandé de poser un regard lucide sur notre monde, ce qu'il faut à tout prix conserver et ce qu'il faut transformer en toute urgence.

« *C'est le génie de l'histoire humaine : il y a toujours un moyen d'échapper à la destruction. (…) Les temps modernes, qui ont développé la liberté et l'égalité avec tant de pugnacité, doivent maintenant se concentrer sur la fraternité avec le même dynamisme et la même ténacité, pour faire face aux défis qui nous attendent.* »

Voilà notre défi, encore plus pour nous tous qui croyons en l'idéal de la communion amoureuse à la manière des premiers chrétiens.

Le présent *Khaoua* vous propose des voies positives sur le présent à vivre et les voies à prendre demain. Notre tâche est colossale pour ne pas ignorer les autres pandémies qui sévissent : violence conjugale, racisme systémique, famine et déplacement de population, retour de l'Ébola en Afrique, réfugiés climatiques, etc.

Devant l'ampleur des enjeux, nous pourrions démissionner. Non, au contraire, partout où nous sommes, nous devons planter des semences d'espoir, des graines de justice retrouvée et de paix réaffirmée. Osons donc encore nous lever et aller au rendez-vous de la vie pour soutenir les essoufflés et les découragés. Un monde autre est possible dès aujourd'hui ! Il commence en nous et autour de nous. Il se poursuit dans nos engagements solidaires avec nos peuples. Marchons et bonne route vers des matins de résurrection !

Jean-Marc St-Jacques, c.s.v.
Responsable général

Le monde doit changer...

Il y a une fissure en toute chose...

Y a-t-il des effets positifs de la pandémie ? Celle-ci a mis la lumière sur des personnes qu'on ne voyait pas. Nous avons frappé des murs. Tout nous semble négatif. On a besoin de voir autres choses. D'autres angles sont aussi possibles selon Florence Bélair, membre du SPV à Montréal.

Il y a une fissure dans toute chose; c'est ainsi qu'entre la lumière (Leonard Cohen)

La pandémie 2020 restera à jamais un évènement marquant, tant dans nos souvenirs que dans les prochains livres d'histoire des élèves. Un évènement marquant, une coupure dans le temps où on pourra facilement tirer un «avant» et un «après». Un «avant» où les humains prenaient tout pour acquis, les amies, les aînés, la famille, les contacts humains et les inégalités sociales et un «après» où cette crise sanitaire a mis la lumière sur les travailleurs tapis dans l'ombre, les problèmes fulgurants de notre société, les mauvaises conditions de travail et notre mode de vie d'essoufflés. Avec raison, ce moment aura un impact sur nos vies et sur la société future, même si nous vivons toujours dans l'incertitude.

Valeurs primaires

Des fois, je me dis que cette pandémie était nécessaire. Évidemment, pas dans le sens, où j'ai un plaisir à voir des gens souffrir et mourir, mais dans le sens de nos valeurs. Nos valeurs, c'est un peu comme les cadres qu'on accroche, sur les murs de notre maison, on sait qu'ils sont là, c'est beau de les regarder ou même de s'en vanter, mais on ne prend pas le temps de réellement les voir et de se demander le message derrière, laissé par le peintre et les émotions transmises par celui-ci. Dans un contexte d'incertitude et d'arrêt, par la force des choses, nous avons dû nous asseoir et admirer nos cadres, se rendre compte de leur réelle beauté, de l'harmonie qu'ils apportent au mur de notre demeure.

En plus, à être confiné chez nous, c'est sûr qu'on redécouvre notre maison sous toutes ses formes. Et donc nos valeurs aussi. Elles nous remettent en question : quel avenir je veux laisser à mes enfants ? Qu'est-ce que je peux faire présentement, à petite échelle pour aider ? Comment mon opinion va se refléter dans l'espace public ? En ce moment, c'est une période écho, dans le sens que ce qui

Le monde doit changer...
Il y a une fissure en toute chose...

nous semblait un petit geste hier, apparaîtra comme un grand geste aujourd'hui. C'est comme lancer une roche dans l'eau, dans un lac, ou lancer une roche dans l'eau près des montagnes, le geste sera le même, mais pas le son de l'impact. Tous les gestes que nous faisons dépendent, de près ou de loin, de nos valeurs. Voilà pourquoi la population se divise, certains deviennent plus égoïstes, d'autres plus aidants, ils agissent selon leurs valeurs.

À l'époque préhistorique, le code moral des individus était sensiblement le même pour toute la tribu, ils chassaient ensemble, pour se nourrir ensemble, que chacun ait la même part que l'autre. Aujourd'hui, c'est différent. Nous sommes une société qui prône beaucoup plus les besoins et les droits individuels. Cela amène plusieurs questionnements éthiques sur les actions de certaines personnes. Et étant toujours bombardés de plusieurs influences sociales, culturelles et politiques, les idéaux diffèrent de famille en famille, de personne en personne. Il est donc plus difficile de dire, haut et fort, que nous avons raison d'agir ainsi.

S'ennuyer du temps et de l'ennui

Depuis trop longtemps, nous nous sommes ennuyés. Nous courrions, comme des poules pas de tête à essayer de rattraper le temps perdu. Il est précieux, le temps, mais c'est aussi lui qui nous tue à petit feu, jour après jour. C'est difficile de se battre contre un ennemi temporel. Dans un sens, c'est comme l'argent, tout le monde en veut toujours plus. Par exemple, on vous donnerait un gros montant d'argent, la plupart irait le dépenser dans les voyages, les autos, dans l'achat d'une plus grande maison, mais à un moment donné, à force de dépenser à gauche et à droite, nous perdons la raison et nous oublions le plus important. Le temps c'est exactement pareil, avec le confinement, on nous a donné une grosse banque de temps, au début, c'est le bonheur. Enfin, où nous donne quelque chose dont on avait vraiment besoin, parfois inconsciemment. On s'amuse, on s'éclate, puis on perd de vue l'essentiel. Lorsqu'on réalise qu'on a du temps, beaucoup trop de temps, mais personne avec qui en profiter. Ça fait mal, on souffre. Malheureusement, l'être humain est comme cela, il faut qu'on soit en manque de quelque chose pour réaliser à quel point il est im-

Le monde doit changer...
Il y a une fissure en toute chose...

portant. C'est sûrement un de nos plus gros défauts humains, il faut tomber dans le fossé, avant de se rendre compte qu'on allait trop vite et que depuis longtemps on avait perdu le contrôle du volant.

Si on donnait la parole aux jeunes ?

On pourrait faire aussi un parallèle avec le proverbe : « il faut se brûler avec le feu pour comprendre qu'il est dangereux ». Plusieurs exemples pourraient être nommés ici, les CHSLD, le système de la santé, les écoles. Depuis plusieurs années, il y a des failles dans ces milieux, mais le gouvernement préfère jeter de l'argent par les fenêtres, les yeux fermés, les oreilles bouchées. Je ne peux point parler de ce que je connais peu, mais l'éducation, ça je connais. J'ai passé plus de la moitié de ma vie à l'école, ce n'est pas peu dire. Évidemment, je ne peux pas parler au nom de tous les jeunes, mais j'en connais qui souffrent. Souvent, on dit que c'est dur de grandir, c'est encore plus vrai, dans des mesures restreintes. Plusieurs fois, ces temps-ci, on parle de l'isolement des aînés, des personnes seules, mais on ne donne pas assez la parole aux jeunes. Je crois qu'aucun adolescent avait imaginé vive ses plus belles années, encabanées, faire l'école en ligne, ne pas voir ses amis. Ils vont rester marqués, sans aucun doute, on leur a enlevé leur liberté, leur expérience, leur découverte. Cela a du positif, comme du négatif. D'un point de vue plus noir, cela empire la santé mentale, oui les jeunes ont de fortes chances de ne pas mourir du virus, mais la plupart sont anxieux, déprimés, mal dans leurs peaux. Et les vaccins pour ces problématiques n'ont pas encore été inventés. Alors, ils survivent tant bien que mal, en prenant soin les uns des autres, en défendant des causes, en se levant pour exprimer leur désaccord, tout pour faire changer le monde pour le mieux.

Une activité à la pisciculture du Madagascar

Le monde doit changer...

Il y a une fissure en toute chose...

Ils essaient le plus possible de garder emprise sur ce monde qui part dans tous les sens. Ils savent que le monde qui est en train de prendre leur couleur leur appartiendra dans quelques années. Ils ont touché à la vie d'adulte et aux responsabilités plus vite. Ils savaient qu'ils avaient le pouvoir de changer les choses et ils l'ont fait. Contrairement aux générations précédentes, ils ont un pouvoir plus grand de nature, grâce aux réseaux sociaux, cet outil est aussi une lame à double tranchant. S'ils l'utilisent à bon escient, on peut en sortir que du bon.

Qu'est-ce qui restera de tout ça ?

Il restera des cicatrices, certes, mais aussi de bonnes habitudes, une nouvelle perception de ce que devrait être notre vie à présent. J'avais déjà entendu quelque part que les cicatrices avaient pour utilité de nous rappeler qu'on s'en était sortis. Je suis d'avis que se faire tout enlever, du jour au lendemain, nous ramène au plus pur de notre existence, la famille, la santé, ses passions. Maintes personnes ont renoué avec des amis, des membres de la famille, des vieux hobbies. En quelques mots, la pandémie nous a simplement rappelé que nous étions humains. Depuis trop de temps, nous avions oublié, nous vivions selon la routine, selon notre calendrier, les pieds sur terre et on avait une mécanique rouillée. Et on sait que lorsque quelqu'un chose est rouillée, on ne peut pas utiliser un désinfectant, on doit changer le matériel complètement. Je pense sincèrement que cette crise sanitaire nous permettra de le faire. Enfin, nous avons pu réfléchir, calmement, pendant des mois, sans comprendre. Aujourd'hui plusieurs questions semblent encore sans réponse, mais une chose est sûre, si nous retrouvons notre côté humain, nos valeurs d'entraide et de solidarité, nous pouvons entrevoir des jours meilleurs.

Florence Bélair
Équipe *Les Baklavas du bonheur*
1re année de cégep

Une activité SPV en RD Congo

Le monde doit changer...

De l'égoïsme à...

L'égoïsme des gens impressionne tout le temps. Encore plus en ce temps où les droits individuels priment sur les droits collectifs. La liberté pour certains semble plus importante que le respect des autres dans leur dignité… et leur santé… Des gens ont la COVID et se présentent quand même au travail. Quoi penser de tout cela ? À quoi cela nous appelle-t-il ? Est-ce toujours comme cela? Chacun a ses propres droits. Ceux qui respectent les règles paient pour les autres. Comment penser à l'autre ?

On parle beaucoup de la pandémie, mais c'est parce qu'elle affecte la planète à un niveau différent des autres maladies ayant circulé dans les dernières décennies (SRAS, H1N1, Ébola, etc.). Le virus de la COVID-19 est sournois, invisible et toujours relativement méconnu. Les malades peuvent être complètement asymptomatiques comme ils peuvent être très malades, mais c'est parmi nos aînés qu'on compte le plus de victimes. C'est pour éviter les morts et les débordements dans les urgences que la plupart des gouvernements ont mis en place des mesures sanitaires strictes, en tentant de limiter la propagation communautaire.

Toutes ces mesures impactent grandement notre mode de vie et nos interactions sociales. Personne ne vit présentement comme on vivait il y a un an. Il nous faut maintenant être prudents et attentifs pour respecter la santé des autres autour de nous. Le port du masque, l'interdiction de rassemblements, le couvre-feu sont des moyens de participer à l'effort collectif, pour ne pas dire l'effort de guerre.

La tournure des événements fait ressortir l'égoïsme chez certains. Nous avons entendu parler de cas de malades COVID qui poursuivent les emplettes avant l'isolement, qui refusent de prendre le test par crainte d'être placé en arrêt de travail et même, dans certains cas, qui se présentent au travail après un diagnostic positif sans le déclarer. C'est sans compter les entreprises qui ont poursuivi le travail en présentiel longtemps après l'instauration des différents confinements.

Il est important de réfléchir à ces agissements. En quoi est-ce que ces actions impactent les autres, autour? Mettent potentiellement l'intégrité, la santé des gens en danger? Est-ce que nos libertés individuelles peuvent nous permettre de risquer la vie d'un autre?

Le monde doit changer...

De l'égoïsme à...

Quel est l'exemple donné à ce moment-là, quel genre de modèle pour les plus jeunes? Est-ce le genre de comportement que nous pouvons tolérer? Y pouvons-nous quelque chose?

Et en trame de fond : Est-ce que cet égoïsme est exacerbé en ce moment, ou est-ce que ce n'est qu'une démonstration de notre façon de vivre depuis plusieurs années, centrés sur nous-mêmes?

Marc-Antoine Parent
Président général

Le pire qui puisse nous arriver est que nous restions derrière à nous regarder dans le miroir, étourdis par tant d'errance sans issue. Pour sortir du labyrinthe, nous devons laisser derrière nous la culture du « selfie » pour aller à la rencontre des autres : pour regarder les yeux, les visages, les mains et les besoins de ceux qui nous entourent ; et ainsi trouver aussi nos propres visages, nos propres mains pleines d'opportunités.

Une fois que nous sentons cette « torsion sur le fil », il y a de nombreuses façons de sortir du labyrinthe. Ce qu'elles ont en commun, c'est la prise de conscience que nous appartenons les uns aux autres dans une relation d'interdépendance, que nous faisons partie d'une peuple et que notre destin est lié à un avenir partagé.

Pape François
Un temps pour changer

Nous pouvons contribuer à un monde différent

Nous avons beaucoup parlé de délestage possible dans les hôpitaux du Québec au cours du mois de janvier. Sarah Morin, résidente en médecine familiale, nous invite à un « délestage » beaucoup plus tragique, celui des personnes âgées.

Un peu de dignité pour nos personnes âgées

Les plus récents débats entourant la pandémie parlent surtout du délestage qui a recommencé dans nos centres hospitaliers. Cependant, j'aimerais plutôt vous partager un autre délestage monstrueux, qui a eu lieu dans le silence et l'ignorance, et ce depuis des années : celui de nos aînés.

Ce sujet me touche particulièrement, car je termine bientôt ma septième année d'étude en médecine familiale. Je serai, dès cet été, une de ces jeunes médecins qui s'occupera d'un étage en CHSLD, sur l'Île de Montréal. La pandémie de la covid-19 m'a amené à m'impliquer plus dans ce milieu de soin, où j'ai finalement trouvé ma place. Cependant, cela m'a aussi permis d'être témoin de plusieurs incohérences, qui ont soulevé des questionnements et même des conflits de valeur en moi. Je vous en partage quelques-unes.

La pandémie a fait lumière sur le manque de soin offert à nos aînés. Manque criant de personnel, nécessité de faire appel aux agences, ayant pour conséquences une instabilité des équipes de soin. Les résidants en CHSLD ont du mal à faire confiance, ils sont en perte d'autonomie. Que se passe-t-il lorsque la personne qui s'occupe d'eux, les aide à manger et à se laver, change tout le temps? Malheureusement, ils se désorganisent. Dans mon jargon, ça veut dire qu'ils sont perdus, qu'ils se fâchent facilement, qu'ils refusent de dormir ou de manger. Un peu comme un enfant qu'on fait garder par une nouvelle gardienne tous les soirs. Ils perdent leur stabilité, et cela a un impact sur leur santé. On doit alors prescrire plus de médication pour les protéger d'eux-mêmes (ils peuvent parfois se blesser) et protéger les soignants. Ces médicaments ont un impact considérable, ils ont tendance à rendre les gens somnolents, et surtout ils augmentent le risque de décès dans les mois à venir.

Plusieurs articles ont dénoncé la situation critique des CHSLD pendant la pandémie. Le manque de soins par manque de temps, les décès nombreux, etc. J'ai personnellement l'impression que cette situation est le reflet de nos choix

Nous pouvons contribuer à un monde différent

de société. C'est la conséquence de nos valeurs individualistes et capitalistes. Nous avons choisi collectivement que de bien s'occuper de nos personnes âgées n'est pas une priorité. Qu'ils en valent plus ou moins la peine vu leur âge avancé… Le gouvernement semble avoir été en ce sens aussi, il n'a pas encouragé les soignants à s'investir dans ces milieux de soins. Il y a très peu d'incitatifs à y rester. De plus, un manque de financement empêche parfois les familles de garder leur proche vieillissant à la maison. Et les soins à domicile sont sous financés.

J'aimerais que cette pandémie nous amène à avoir une réflexion collective sur la place de nos aînés dans nos sociétés. Sur leur façon de pouvoir encore, malgré leur démence, et leur perte d'autonomie, participer à un mieux-être collectif. Je me trouve privilégiée de pouvoir partager une partie de leur quotidien. Peut-être qu'on pourrait permettre à plus de gens d'avoir cette chance? Serait-ce possible d'encourager une plus grande mixité sociale? Je me permets de rêver à des garderies à côté des CHSLD, à des stages obligatoires en milieu de soin pour les jeunes de 15-16 ans, permettant aux enfants et aux aînés de se côtoyer quotidiennement. Sinon, pourrions-nous offrir plus de services de répit ou de gardiennage? L'aîné qui vit encore dans sa famille, pourrait aller y faire des activités supervisées de 8h à 17h, dans un milieu de soin adapté.

Sur une note plus personnelle, d'avoir été témoin de la situation en CHSLD m'a encouragée à prendre certaines décisions avec mon conjoint. Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour favoriser le maintien à domicile de nos parents lorsqu'ils seront plus vieux. Cela influencera probablement même l'achat de notre future demeure, pour permettre une cohabitation, si nécessaire. Aussi, cela me rappelle que je dois profiter au maximum de l'instant présent. Ce jour nous arrivera tous bientôt, où nous aurons besoin de plus de soins et où notre autonomie sera réduite. Profitons donc de tout ce que nous sommes encore capable de faire aujourd'hui, et continuons à faire ces choses qui nous rendent heureux le plus souvent possible. Ensuite, j'ai une pensée pour mes grands-parents, qui sont encore là. Je veux apprendre de leur vécu et investir dans des moments de qualité avec eux. Je suis choyée qu'ils soient encore tous là, et je tente du mieux que je peux de les appeler ou de leur écrire fréquemment.

Enfin, j'ai la conviction profonde que chaque petit geste compte, et qu'en

Nous pouvons contribuer à un monde différent

réfléchissant collectivement, nous pourrons redonner une place digne à nos aînés. Et vous, que faites-vous pour nos vieux?

Sarah Morin
Résidente en médecine familiale
Université de Montréal
En lien avec l'équipe
des *Jeunes Fringants*

En lisant le dernier numéro de la revue *Khaoua*, Renée Michaud s'est penchée sur sa propre réalité d'enseignante en temps de pandémie. Elle nous livre ici sa réflexion.

Enseigner en temps de pandémie

En lisant les derniers numéros du *Khaoua* entre deux cours, j'ai eu le goût de mettre par écrit mon expérience d'enseignement à distance pendant la pandémie qui nous afflige. En fait, j'ai eu le goût de partager comment, moi aussi, je choisis la vie et y mets de la lumière, derrière mon écran, dans mon bureau à la maison.

Pour la petite histoire, je suis professeure au Département de relations industrielles de l'Université du Québec en Outaouais (UQO). Après une dizaine d'années à exercer mon travail de conseillère en ressources humaines, j'ai fait le saut dans le monde universitaire à temps plein dans le but d'enseigner, de pouvoir partager ma passion et mes compétences avec des étudiants. Quant aux autres tâches d'universitaire (recherche et tâches administratives), j'accepte qu'elles fassent partie de ma vie pour avoir le plaisir toujours renouvelé du contact régulier avec les jeunes et parfois moins jeunes et la joie de réinventer mon enseignement pour rendre mes cours plus pertinents et intéressants. En mars 2020, l'UQO a aussi fermé ses portes et pendant quelques mois, je n'ai pas pu enseigner, mon institution ayant choisi de mettre un terme prématurément à la session d'hiver. J'ai donc vécu la fin de la session tristement, comme une histoire inachevée… C'est donc avec plaisir que je suis retournée en septembre, malgré tous les défis de l'enseignement à distance.

La rentrée s'est faite en non-présentiel (chacun chez soi devant son ordinateur à l'heure des cours), sauf pour le premier cours de la session avec chacun de mes groupes. Dans le respect des

Nous pouvons contribuer à un monde différent

règles sanitaires, j'ai pu accueillir en personne mes étudiants amorçant leur parcours universitaire et ai même poussé l'audace jusqu'à les inviter à se rencontrer les uns les autres, en restant à leur place et en respectant les 2 mètres de distanciation. Tous ont pris le temps de se regarder, de se saluer d'un geste de la main, de se parler de loin pour partager son parcours. Ainsi, lorsque nous nous sommes retrouvés en visioconférence sur Zoom chaque semaine, tous étaient bien conscients que les visages dans les petits carrés sur l'écran étaient autant de personnes rencontrées en vrai! De plus, à leur arrivée sur Zoom, je prenais le temps chaque semaine de saluer chaque étudiant par son nom, allant même jusqu'à prendre des nouvelles des projets mentionnés aux cours précédents. Afin de favoriser les échanges entre les étudiants et moi, mais aussi entre eux, j'ai adapté mon approche pédagogique pour que les rencontres virtuelles ne servent qu'à la réponse aux questions et à la résolution de problèmes, ainsi qu'à des rencontres avec des professionnels en relations industrielles. Tous étaient alors été invités à poser et répondre à des questions, à partager leur opinion, même lorsque leur caméra était fermée. Dans ces conditions, la plupart des étudiants ont choisi d'ouvrir leur caméra. Au fil des semaines, nous avons développé une certaine forme de complicité et une atmosphère dans laquelle les étudiants se sentaient à l'aise de parler, mais aussi de rire. La technologie a même engendré une certaine proximité avec les étudiants, malgré la distance: ainsi, on m'appelait davantage Renée que le plus formel Madame Michaud. Je me suis permise à quelques reprises de prendre du temps avec eux pour qu'on se partage nos bonnes nouvelles, pour se rappeler que tout n'est pas que noir malgré le défi de l'apprentissage en ligne chacun devant son écran. J'ai aussi tenté de rendre l'apprentissage plus ludique, ajoutant même mes chansonnettes pendant les périodes de réflexion pour les quiz, comme dans les jeux télévisés! Une autre semaine, alors que nous traitions du sujet de la reconnaissance au travail dans un cours sur la rémunération, nous avons pris le temps de nous rappeler que la reconnaissance, ça peut être aussi simple que de dire merci. Et ce soir-là, à la fin de la séance, nous avions tous le devoir de dire merci à nos proches d'être là pour nous.

En ce sens, pour moi, Zoom est devenu un outil qui n'est que ça, un outil, et non pas une fin en soi. Zoom nous a permis de nous connaître un peu mieux, reconnaissant chez les uns et les autres des images qu'on aime, des passions qu'on partage. (Je l'ai aussi vécu avec

Nous pouvons contribuer à un monde différent

mes sérieux collègues pendant nos assemblées départementales!) La visioconférence est ainsi devenue un moyen d'entrer respectueusement dans l'intimité de l'autre et de reconnaître que chacun, tant le prof que les étudiants, fait de son mieux dans des conditions moins qu'idéales, avec des chiens qui aboient, des enfants en congé, des téléphones qui sonnent, ou un conjoint (comme le mien) qui rit ou chante dans le salon, oubliant qu'un des leurs est en classe. Un moyen de se rappeler que nous sommes dans le même bateau, chacun chez soi, à relever des défis tantôt similaires, tantôt différents. Tout au long de la session, de toutes les manières que j'ai pu, j'ai tenté de former une communauté vivante avec mes étudiants, de les soutenir, voire les rassurer à l'occasion et de les inciter à briser l'isolement. Et au dernier cours, j'ai pris le temps de regarder une dernière fois attentivement les visages affichés à l'écran pour pouvoir les reconnaître et les saluer quand nous pourrons enfin nous croiser dans les corridors de l'université.

Dans quelques jours, je commence une nouvelle session en ligne, derrière mon écran à la maison. Je chercherai à nouveau à mettre un peu de couleurs dans la vie de mes étudiants, malgré les temps sombres que nous vivons.

Renée Michaud
Gatineau

L'équipe *Solidarite* de Port-au-Prince continue à vivre debout dans un pays en pleine crise sociale. Comment les membres y arrivent-ils ? Voici le témoignage de trois membres.

Solidarite pou demen pi bèl

Félicita Jean Louis Dèmas

Est-il possible de continuer à vivre debout dans un pays en pleine crise sociale? Comment le SPV y arrive? Vivre debout, c'est rester vivants avec tous ceux qui n'ont rien à espérer et être à l'écoute de ceux qui souffrent. Malgré la crise socio-politique qui sévit dans notre pays depuis des années, et au-delà de nos aigreurs, nos déceptions, nos peurs, nos stress, nous arrivons quand même à vivre debout. La solidarité et l'amour qui règnent au sein de notre équipe « *Solidarite pou demen pi bèl* » nous aident à tout surmonter. Nos réunions sur les réseaux sociaux, nos rencontres pour célébrer les événements importants dans

Nous pouvons contribuer à un monde différent

la vie de notre groupe, la façon dont on célèbre les anniversaires de chaque membre, tout cela constitue notre équilibre. « *Solidarite pou demen pi bèl* », de par sa manière d'être, est comme un booster qui nous pousse à avancer sans regarder les difficultés. Car avec Dieu, nous serons toujours les grands vainqueurs.

Bertille Berlus

À travers les Saintes Écritures, le peuple de Dieu, raconte-t-on, a connu beaucoup de calamités. Aujourd'hui encore, le cas n'est pas différent. Le coronavirus a mis le monde entier sous la sellette et les impacts sont ressentis de partout. En Haïti, la situation économique et politique engendre des tumultes et aggrave nos conditions de vie. Mais toujours est-il, que la foi et l'espérance suscitent des élans de vie chez nous. Nous misons sur la miséricorde et l'amour incommensurables de Dieu. Il nous arrive d'être découragés, angoissés et meurtris. Mais nous ne pouvions pas ne pas sortir de cette léthargie, car notre espérance est beaucoup plus dynamique. Nous prions et nous croyons en des jours nouveaux où le sourire et la joie reviendront dans les cœurs. Vu l'insécurité qui règne dans les rues de la capitale, il nous est difficile de mener à bien nos activités et c'est pratiquement ainsi dans tous le pays. Se retrouver pour une simple rencontre relève d'un acte de bravoure. Et les problèmes s'accumulent avec la covid. La diaspora n'a plus les moyens de soutenir les familles en Haïti. Les établissements scolaires ne fonctionnent plus comme il se doit, donc pas de salaires réguliers pour les professeurs selon certains directeurs. L'électricité n'étant pas fournie aux consommateurs, il est presqu'impossible de planifier des réunions en ligne. Ne parlons pas des sorties pour l'apostolat ou les divertissements. Les rares fois qu'il nous est donné de vivre ces moments privilégiés sont réjouissantes et inoubliables. Vouloir aller de l'avant est notre leitmotiv sinon le mouvement serait relégué aux oubliettes. Nous gardons espoir qu'un jour nouveau resplendira. Certes, c'est difficile mais on ne peut pas tout lâcher parce qu'il y a trop de tracasseries. CHRÉTIENS! nous espérons, nous espérons, nous espérons! SPV, vivons debout !

Nous pouvons contribuer à un monde différent

Sonia Joė Valéry

Quand et comment faire pour sortir de cette bulle suffocante, de ces longues périodes de turpitude dans un pays au bord de l'explosion? Comment rester vivants et debout comme les premiers chrétiens? C'est à cela que se résume notre quotidien en tant que citoyen et en tant que chrétien SPViste. Ici, tout est hypothéqué. Nos chances de voir la lueur de l'espoir poindre à l'horizon, notre soif de vivre intensément notre foi à travers l'apostolat dans les asiles, les orphelinats, les prisons... comme on le faisait autrefois est tellement fragile. Mais en dépit de toutes ces crises, notre confiance en notre Dieu libérateur, notre citadelle, notre Papa des cieux, riche en miséricorde, nous pousse à croire que de beaux jours luiront dans notre pays et dans nos cœurs.

La vie d'un chrétien est faite d'embûches et pour un SPViste, dont la base est la première communauté chrétienne Actes 2, 42-47, c'est souvent au prix de nombreux sacrifices que nous essayons de nous réunir, ou quand cela n'est plus possible, les réunions en ligne sont notre seul moyen de nous ressourcer pour pouvoir tenir. Cependant, aucune technologie ne saurait remplacer la chaleur humaine de nos retrouvailles, de nos sourires, d'un regard , d'une accolade fraternelle, etc. Mais les circonstances ne nous sont pas favorables et donc, nous devons nous accommoder aux humeurs actuelles du moment. Force est de constater que ces expériences nous rendent plus tenaces pour continuer à avancer et espérer reprendre nos bonnes habitudes SPVistes. SPV est d'abord une histoire d'amour avec Dieu, avec nos frères et sœurs et ceux qui sont les plus fragiles. SPV, leve kanpe!!!

Nous pouvons contribuer à un monde différent

La pandémie occupe tout l'espace des médias d'information de l'Occident. Pendant ce temps, le pape François dit : « Il y a mille autres crises tout aussi terribles, mais juste assez éloignées de nous pour que certains d'entre nous puissions faire comme si elles n'existaient pas. » Il parle alors de guerres, du commerce des armes, des réfugiés de la faim, du réchauffement climatique.. Nous avons demandé aux responsables du SPV de la RD Congo et du Togo de nous en parler.

La pauvreté est-elle devenue un tabou ?

Bon nombre de personnes croupissent dans la pauvreté et personne ne veut en parler. Cela reste un « non-dit », un « tabou ». Les politiques nationales ou internationales ignorent cette réalité qui pourtant saute aux yeux de tous. Dans mon pays, ici au Togo, la pauvreté reste une réalité qui touche les couches sociales les plus vulnérables. Si une famille ne peut pas prendre les trois repas par jour, si elle ne peut pas : payer son loyer et les autres frais (eau, électricité et autres) donc dormir en plein air, assurer la santé des membres de la famille, assurer la scolarité des enfants scolarisables, ne peut pas s'offrir des vacances, des loisirs, etc. Cela n'a autre nom que LA PAUVRETE. Cette dernière étant un « fléau » à combattre devient encore plus forte avec l'entrée dans le monde de la pandémie de la Covid 19.

N'est-ce pas à ce titre qu'affirme le Saint Père François en ces *termes : « Il y a mille autres crises tout aussi terribles, mais juste assez éloignées de nous pour que certains d'entre nous puissions faire comme si elles n'existaient pas. »* La pauvreté est devenue une maladie dont les remèdes sont multiples. Si l'on ne peut pas s'offrir les trois repas journaliers, le remède serait d'apporter de la nourriture, si l'on ne peut pas payer son loyer, le remède serait d'offrir des logements ou un travail aux personnes concernées afin de pouvoir assurer ces frais, si l'on ne peut se soigner convenablement, le remède serait de rendre les soins gratuits pour les plus pauvres (les appauvris), si l'on ne peut scolariser les enfants, le remède serait de soutenir les parents.

Après réflexion et analyse, la remarque est que la pauvreté naît par manque de vrais moyens de subsistance. Parlant de moyens de subsistance, je pense à tout ce qui peut favoriser leur acquisition. Telle devrait être la démarche de réflexion que les Occidentaux doivent faire pour savoir quoi offrir aux pays touchés aujourd'hui par la pauvreté.

Nous pouvons contribuer à un monde différent

Un adage dit : « au lieu de donner à chaque fois du poisson à l'enfant, apprends-lui plutôt à pêcher ». C'est là le problème chez nous, dans nos pays africains, même si personne n'ose le dire. Ainsi pour éradiquer la pauvreté, il faut favoriser la création de centres de formation professionnelle (agriculture, techniques), des infrastructures sanitaires, la création d'emploi pouvant rejoindre plusieurs couches sociales.

Il ne suffirait pas seulement d'apporter des aides de diverses natures que ce soit, sans savoir à qui profitent ces dernières, pour prétendre dire avoir trouvé le moyen d'éradiquer la pauvreté. Non et non ! La vision d'un monde nouveau, vivable pour tous, dans la paix (sans les guerres bien évidemment), et dans la justice, doit se résumer dans un changement concret des modes d'aide. Ici je voudrais être plus clair en disant que je ne soutiens pas l'idée de ne pas ou de ne plus apporter ces aides. Le changement de mode dont je faisais cas se situe au niveau des personnes ciblées.

Quelques questions enlèvent l'équivoque : À qui sont vraiment destinées ces aides de diverses formes? Si c'est aux appauvris, les reçoivent-ils vraiment? Les aides qui viennent pour construire les écoles, les dispensaires, les centres de formation etc. profitent vraiment à qui ? Puisque les « concernés » continuent de peiner et d'assumer les coûts insupportables des frais d'hospitalisation, des écoles et centres de formation dépourvus de manuels et de matériels d'apprentissage. Ceci constitue une terrible crise qui, dans l'avenir, sera plus catastrophique que celles que nous traversons de nos jours dont celle sanitaire de la Covid 19.

La haine, le vol (des braquages), le viol, la guerre, la trahison, et que sais-je encore seront les maux que va ou peut engendrer LA PAUVRETÉ. Pour le coronavirus, le monde était surpris et c'est en ce moment que les yeux se sont ouverts sur le nombre des médecins formés, l'insuffisance d'hôpitaux et de fabrication de matériel sanitaire, etc.

Nous pouvons contribuer à un monde différent

Eh bien, la pauvreté ne nous fera pas cadeau de ses retombées. Nous devons nous tenir debout et voir loin, pour prévenir et éviter les catastrophes afférentes.

Nous devons assurer de l'aide particulière dans ces différents domaines de la société : écoles ou centres de formation, hôpitaux, etc.

Face à cette situation, nous nous demandons ce que le SPV peut faire ou apporter. D'abord, je peux affirmer que déjà le travail avec les jeunes pour le changement de mentalité pour un monde de demain merveilleux est un bon départ. Le reste à faire serait d'être plus proches des nécessiteux afin de les soutenir, surtout les jeunes dans les écoles ou centres de formations. Ces derniers (jeunes) n'ont besoin que de ce soutien pour tenir et bien se former. Bien formés et plus préparés pour le marché du travail, ayant le nécessaire pour sa survie (nourriture, soins médicaux, etc.), cela aiderait à éloigner tous les vices destructifs de la société. Nous aurons à éviter les immigrations, la faim, le vol, les violences, etc. Notre mission en « habit » du SPV serait de favoriser la réalisation de tout ceci avec un esprit profond de partage.

Que Dieu dans sa miséricorde, nous accorde les moyens nécessaires.

ENSEMBLE VIVONS DEBOUT, TOUJOURS DEBOUT AVEC LE CHRIST

Edmond Nyakossan
Responsable national
SPV-TOGO

Le difficile accès des enfants à l'éducation

La République démocratique du Congo est encore en profonde crise socio-économique entraînant des effets sociaux inéluctables.

Cette crise a eu pour effet la destruction du tissu social et économique du pays et a ruiné l'économie familiale. Dès lors que l'économie familiale est ruinée, on trouve une catégorie d'enfants qui ne fréquentent pas l'école par manque de moyens financiers.

Il en ait certains qui préfèrent la rue à l'école. Pourtant c'est l'école qui donne un sens à la vie et des perspectives d'avenir meilleur.

Nous pouvons contribuer à un monde différent

Il s'avère inacceptable que certains enfants fréquentent l'école et que d'autres pour diverses raisons choisissent la rue. Encore plus, si l'éducation est un facteur clé du mieux-être économique et social de la population, notamment les enfants.

La responsabilité incombe essentiellement à l'État, selon qu'il est prêt ou non à donner la priorité aux dépenses publiques en enseignement. Les résultats seraient sûrement différents.

On constate aujourd'hui, avec la Covid 19, que les écoles sont fermées. Ainsi les élèves ne fréquentent pas l'école. Il est important de prendre des initiatives et d'innover en matière d'éducation non formelle, en portant une grande attention aux enfants et en pratiquant l'apprentissage sur la base de la valorisation de leur savoir faire.

D'une part il faut adapter l'école aux différents environnements et d'autre part, favoriser les liens entre éducation formelle (école d'État) et informelle.

Ayant compris que l'éducation est la clé du développement et que la jeunesse est l'espoir de demain, nous avons eu l'idée d'encadrer cette jeunesse défavorisée et laissée-pour-compte .

Voilà pourquoi, nous souhaitons créer un centre d'apprentissage professionnel en informatique pour la formation des jeunes en difficulté de 10 à 15 ans.

Le centre aura pour mission de soutenir la réinsertion d'enfants et de jeunes abandonnés par l'alphabétisation et l'apprentissage d'un métier.

C'est un projet à venir.

Ulrich NZAU
Responsable national
RD Congo

Nous pouvons contribuer à un monde différent

Nous avons demandé à une équipe de nous parler de l'expérience du visionnement d'un spectacle chacun de son bord, puis de tenir une rencontre d'échange sur le sujet.

Un esprit de famille !

Durant la période des Fêtes, le spectacle virtuel des *Cowboys Fringants* a donné envie à notre équipe d'organiser une petite activité. Il faut comprendre que la pandémie et les mesures sanitaires ont grandement ralenti la fréquence de nos rencontres (pour ne pas dire arrêté) qui étaient organisées autour de soupers, alors c'était une belle occasion de se revoir et d'échanger.

Nous avons proposé ceci aux membres de l'équipe : écouter le spectacle chacun de son côté, puis prévoir une rencontre virtuelle pour en discuter.

Sans vouloir faire de cet article une critique de spectacle, nous avons généralement apprécié l'expérience du spectacle en ligne. Les qualificatifs classiques des *Cowboys Fringants* étaient au rendez-vous : mélancolique, engagé, rythmé… Nous avons aussi aimé les prises de vue, l'enregistrement ayant eu lieu dans plusieurs régions du Québec.

Dans la plus pure tradition du SPV, c'est l'esprit de famille de notre petite communauté qui a volé la vedette. Pouvoir partager nos joies, nos projets, nos difficultés en ces temps de pandémie, c'est ce qui semble nous manquer le plus individuellement et ce qui nous aura été le plus bénéfique. Cette activité nous aura vraiment donné l'envie de reprendre nos rencontres de manière plus assidue!

Les Jeunes Fringants
Grande région de Montréal, des membres habitant à Laval, Verdun, Montréal, Rive-Sud...

Une parole toujours fraîche

La colline que nous gravissons

Traduction de Pascaline Jaquet du poème d'Amanda Horman, récité lors de l'investiture de Joe Biden, président des États-Unis d'Amérique

Quand le jour arrive, nous nous demandons où pouvons-nous trouver de la lumière dans cette ombre qui n'en finit plus ?
La peine que nous portons, une mer dans laquelle nous devons patauger.
Nous avons bravé le ventre de la bête.
Nous avons appris que la tranquillité n'est pas toujours la paix,
et que les normes et notions de ce qui est juste ne sont pas toujours justice.
Et pourtant, l'aube est nôtre avant que nous le sachions.
D'une certaine manière, nous le savons.
D'une certaine manière, nous avons surmonté et été témoins d'une nation qui n'est pas brisée,
mais simplement inachevée.
Nous, les héritiers d'un pays et d'une époque où une jeune fille noire, maigre, descendante d'esclaves et élevée par une mère célibataire peut rêver de devenir présidente, simplement en se retrouvant à réciter pour lui.
Et oui, nous sommes loin d'être lisses, loin d'être irréprochables,
mais cela ne veut pas dire que nous aspirons à former une union parfaite.
Nous aspirons à forger une union d'intention.
À composer un pays engagé en toutes ses cultures, couleurs, personnalités et conditions humaines.
Et donc nous levons nos regards non pas sur ce qui se dresse entre nous, mais sur ce qui se dresse devant nous.
Nous comblons le fossé car nous savons que, pour faire passer notre futur en premier, nous devons passer outre nos différences.
Nous déposons nos armes pour pouvoir se tendre les bras les uns aux autres.
Nous ne cherchons la nuisance d'aucun, l'harmonie de tous.
Laissons le monde entier, rien de moins, dire que ceci est vrai :
que même dans notre deuil, nous grandissons
que même dans notre douleur, nous espérons
que même dans notre fatigue, nous essayons
que nous serons liés à jamais, victorieux.
Non pas car nous ne connaîtrons jamais plus la défaite, mais car nous nous ne sèmerons jamais plus la division.

Une parole toujours fraîche

L'Écriture nous enseigne d'envisager que chacun s'assoira sous ses propres vigne et figuier, et que personne ne l'effrayera.
Si nous voulons être à la hauteur de notre temps, alors la victoire ne passera pas par la lame, mais par les ponts que nous créons.
C'est la promesse de la clairière, la colline que nous gravissons, seulement si nous l'osons.
C'est parce qu'être Américain représente plus que la fierté dont nous héritons.
C'est le passé que nous pénétrons et notre manière de le réparer.
Nous avons vu une force qui ferait voler en éclats notre nation plutôt que la partager,
qui détruirait notre pays si cela retardait la démocratie.
Cette tentative a presque réussi.
Même si la démocratie peut être périodiquement retardée,
elle ne peut jamais être vaincue.
En cette vérité, en cette foi, nous croyons,
car tant que nous gardons les yeux sur le futur, l'histoire nous garde à l'œil.
Voici l'époque de la rédemption.
Nous la craignions à ses débuts.
Nous ne nous sentions pas prêts à être les héritiers d'une heure aussi terrifiante,
mais en son sein, nous avons trouvé la force d'être auteurs d'un nouveau chapitre, de s'offrir l'espoir et les rires. (…)
Nous ne défilerons pas pour le passé,
mais avancerons vers ce qui pourra être:
Un pays qui est meurtri mais entier, bienveillant mais téméraire, féroce et libre.
Nous ne serons pas retournés ni interrompus par des intimidations car nous savons que notre inaction et notre inertie seront l'héritage de la génération future.
Nos bévues deviennent leurs fardeaux.
Mais une chose est sûre :
Si nous fusionnons miséricorde avec puissance, et puissance avec droit, alors l'amour devient notre legs et le changement, le droit de naissance de nos enfants.
Alors laissons derrière nous un pays meilleur que celui qui nous a été laissé.
À chaque souffle de ma poitrine martelée de bronze, nous relèverons ce monde blessé pour en faire une merveille.
(…)
Nous reconstruirons, réconcilierons, et récupérerons.
Dans chaque recoin connu de notre nation, dans chaque coin appelé notre pays, notre peuple, diversifié et beau, émergera malmené et beau.
Quand le jour arrive, nous sortons de l'ombre, enflammés et résolus.
L'aube nouvelle éclot quand nous la libérons.
Car il y a toujours la lumière,
si seulement nous sommes assez braves pour la voir. (…) pour l'être.

Levons les yeux ! Un monde à accueillir !

Des journées à ne pas oublier

Cet article est tiré du Bulletin 233 des Viateurs du Canada.

Le 8 mars : journée internationale des femmes

Attention, ce n'est pas la journée de LA femme. Ce n'est pas une statue que l'on vénère. Ce sont les luttes et les revendications de nos sœurs que nous célébrons. C'est le temps pour chacun et chacune d'entre nous de nous arrêter pour apprécier l'apport de nos sœurs à un monde basé sur l'équité et la reconnaissance de la dignité de tous.

- Quels sont les apports des femmes dans la construction d'un monde autre ?
- Connaissons-nous les revendications de nos sœurs ?
- Quelle place leur accordons-nous dans nos lieux de vie et de travail ?

11 mars : commémoration nationale des victimes de la COVID-19

Le 11 mars prochain, l'état québécois nous invite à porter dans nos pensées les victimes de la COVID-19. Il nous est proposé de garder une minute de silence à 13 h à travers tout le Québec… et pourquoi pas ailleurs dans le monde. Les victimes de la COVID ne sont pas seulement les personnes décédées. Ce sont aussi les membres des familles qui n'ont pu accompagner les leurs dans leur fin de vie. Ce sont aussi tous ces travailleurs des hôpitaux, CHSLD, RPA qui ont côtoyé la mort, ont donné des heures jusqu'à l'épuisement et ont mis en danger leur propre vie. Ce sont toutes ces personnes qui se sont retrouvées seules, laissées à elles-mêmes, n'ayant plus de services dans divers domaines. Et la liste pourrait continuer. Nous vous invitons à trois choses :

- prendre un temps personnel pour réfléchir sur ce qui nous a manqué le plus depuis un an et sur ce que nous avons découvert d'essentiel à sauvegarder ;
- allumer une bougie lors de nos célébrations communautaires en mémoire de toutes les victimes de cette pandémie ;
- en communion avec la société québécoise, garder une minute de silence à 13 h.

Levons les yeux ! Un monde à accueillir !

Des journées à ne pas oublier

24 mars : commémoration de l'assassinat de saint Oscar Romero

Le 24 mars, dans la chapelle de l'hôpital de la Divine Providence, Mgr Oscar Romero a été assassiné parce qu'il défendait les droits de son peuple. Il a été déclaré saint le 14 octobre 2018. On le dit : saint des Amériques et San Salvador. Cette journée est l'occasion de faire mémoire de la longue marche vers la paix et la justice dans de trop nombreux pays. Des activités sont organisées par le Centre Justice et Foi (https://cjf.qc.ca). Nous sommes invités pour cette journée à :

- porter dans la prière et la réflexion les peuples d'Amérique Centrale et du Sud, tout spécialement les Viateurs d'Haïti, mais aussi du Chili, de Colombie et du Honduras (NDLR : et les équipes SPV d'Haïti et du Pérou) ;
- nous intéresser à la situation sociale et politique de ces pays :
- écrire à un Viateur (un membre du SPV) pour lui manifester notre communion et notre solidarité.

Les dimensions cachées de la pauvreté

Le mouvement ATD Quart Monde, en collaboration avec l'université Oxford, a mené depuis 2016 un projet de recherche international dans six pays (Bangladesh, Bolivie, France, Tanzanie, Royaume-Uni et États-Unis) pour identifier les dimensions clés de la pauvreté et leurs relations. En voici un bref compte-rendu tiré de ce rapport.

« *Ce processus a permis d'identifier neuf dimensions clés de la pauvreté qui, malgré les différences dans la vie quotidienne des personnes en situation de pauvreté d'un pays à l'autre, sont étonnamment similaires.*

Levons les yeux ! Un monde à accueillir !

Six de ces dimensions étaient auparavant cachées ou rarement prises en compte dans les discussions politiques. À côté des ***privations*** *plus familières liées au* **manque de travail décent**, **à l'insuffisance et la précarité des revenus** *et* ***aux*** **privations matérielles et sociales**, *il existe trois* ***dimensions relationnelles****. Celles-ci attirent l'attention sur la manière dont les personnes qui ne se sont pas confrontées à la pauvreté affectent la vie de celles qui le sont :* **maltraitance sociale, maltraitance institutionnelle** *et* **contributions non reconnues.**

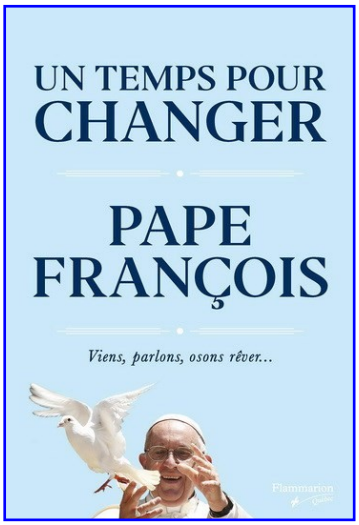
Les trois dimensions qui constituent ***le cœur de l'expérience*** *de la pauvreté placent l'angoisse et l'action des personnes au centre de la conceptualisation de la pauvreté :* **la dépossession du pouvoir d'agir; la souffrance dans le corps, l'esprit et le cœur; la lutte et la résistance**. *Ces dimensions nous rappellent pourquoi la misère doit être éradiquée. Elles font aussi comprendre que toute personne, qu'elle vive ou non dans la pauvreté, est déshumanisée par l'existence continue de la misère.*

Les neuf dimensions de la pauvreté sont étroitement interdépendantes. Généralement, à des degrés divers, elles sont vécues ensemble, cumulativement plutôt que séparément, isolément. Bien que chaque dimension soit manifeste dans tous les pays et dans la plupart des contextes, chacune varie en forme et en degré selon : ***le lieu****, urbain, péri-urbain, rural ;* ***le temps et la durée****, les courtes périodes diffèrent des longues périodes, la pauvreté vécue dans l'enfance ou la vieillesse diffère de celle vécue en âge de travailler;* ***les croyances culturelles****, par exemple, concernant la question de savoir si la pauvreté est généralement considérée comme étant causée par des facteurs structurels ou par des défaillances personnelles;* ***l'identité*** *avec des discriminations fondées sur des motifs tels que l'appartenance ethnique, le sexe et l'orientation sexuelle qui s'ajoutent à celles associées à la pauvreté ;* ***l'environnement et les politiques environnementales,*** *du changement climatique à la dégradation des sols, la pollution et les politiques associés jusqu'à la misère urbaine et aux infrastructures publiques inadéquates. »*

ATD QUART MONDE | CANADA
AGIR TOUS POUR LA DIGNITÉ ET POUR UN MONDE SANS PAUVRETÉ

À lire pour aller plus loin

Pape François, Un temps pour changer, Flammarion, Montréal, 2020, 222 pages



Dans ce livre, le pape François converse avec Austen Ivereigh, journaliste britannique. Dans le cadre de la pandémie, le pape nous invite à prendre un temps pour voir, un temps pour choisir, un temps pour agir. On reconnaît ici l'approche des Jésuites et de l'Action catholique.

Dans la préface de Mgr Benoist de Sinety, vicaire général de l'archidiocèse de Paris, nous sommes bien situés par rapport aux intentions de l'auteur. En voici quelques extraits :

« *A-t-on seulement encore le droit de rêver ? De rêver librement, de rêver en dehors des stéréotypes que nous imposent les systèmes de pensée et les gens « raisonnables » ?*

« Oui, la Covid, en frappant notre monde entier, y révèle le cauchemar éveillé que vivent nombre des hommes de notre temps. (…) Surtout, recommencer, vite, et sans états d'âme, car il n'y pas d'autre solution ! Comme s'il n'y avait pas d'autre solution que de participer à ce qui nous est proposé…

« Mais voici que, de nos jours, c'est un pape qui choisit de parler ainsi. Un pape qui appelle à rêver, non pas de petits rêves personnels et autosuffisants, mais à rêver ensemble, à rêver grand. (…) Refuser le à « quoi bon » de ceux qui ne veulent surtout rien changer par peur de perdre ce qu'ils ont acquis, sans entendre le cri des pauvres ni celui de la terre. Et si l'opportunité nous était ainsi donnée d'arrêter de nous comporter comme des fous ? (…) N'y a-t-il pas d'autres alternatives au système actuel, épuisé et asphyxié, que l'imprécation et les totalitarismes ? »

Table des matières

En ouverture
Un temps pour changer 3

Le monde doit changer
Il y a une fissure en toute chose 4
De l'égoïsme à… 8

Nous pouvons contribuer à un monde différent
Un peu de dignité pour nos personnes âgées 10
Enseigner en temps de pandémie 12
Solidarite pou demen pi bèl 14
La pauvreté est-elle devenue un tabou 17
Le difficile accès des enfants à l'éducation 19
Un esprit de famille 21

Une parole toujours fraîche
La colline que nous gravissons 22

Levons les yeux ! Un monde à accueillir !
Le 8 mars : journée internationale des femmes 24
Le 11 mars : commémoration nationale des victimes de la Covid-19 24
Le 24 mars : commémoration de l'assassinat de saint Oscar Romero 25
Les dimensions cachées de la pauvreté 25

À lire pour aller plus loin
Un temps pour changer 27

Table des matières 28